





OÙ LE SANG NOUS APPELLE



*Fiction & Cie*



Chloé Delaume  
et Daniel Schneidermann

OÙ LE SANG NOUS APPELLE

*Seuil*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

COLLECTION  
« Fiction & Cie »  
Fondée par Denis Roche  
Dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-108469-6

© Éditions du Seuil, septembre 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)  
[www.fictionetcie.com](http://www.fictionetcie.com)

Extrait de la publication

I

Du partenariat considéré  
comme un des beaux-arts





## Un substantif parfois abolit le hasard

Dans son mail, le mot *partenaire*. Daniel se présentait comme l'Élu, pourtant il ne pouvait pas savoir. Il ignorait tout de moi, d'ailleurs. Perdu de vue depuis tellement d'années, il surgissait soudain, mot-clef, *partenaire*, une proposition. Le ciel était blanc, 4 décembre, j'avais planifié mon suicide, j'observais les jours se dissoudre ; du dernier incendie je n'avais rien emporté, cette fois, pas même le feu.

Je n'arrivais plus à écrire, à croire que j'avais épuisé mon crédit, vingt livres, voilà, c'était fini. Un peu comme pour l'amour, depuis mes dix-sept ans combien d'histoires et de vies de couple, tout essayé, vraiment, tant de profils, du pervers narcissique à l'adorable mari, en passant par l'amante aux lèvres douces et roses. Je ne pourrais atteindre quarante ans. Le cœur trop verglacé et l'âme en papier de verre, désertion de toute envie, la notion même de désir relevait de l'étrangeté. Ma nécrologie était prête dans le back-office de mon site. Les codes étaient sur mon bureau, bientôt quelqu'un pourrait cliquer.

J'avais souhaité être seule, pensant devenir libre. Personne à préserver et aucun compte à rendre. Confusion et désordre,

foutoir, tumulte : mes éléments. Seule. Accepter le chaos. Mes pulsions sont violentes, l'ennui l'est davantage, je ne peux le supporter. Je fais bien la cuisine, je baise convenablement ; mon humeur est instable et mon fond est mauvais. C'est ainsi. Mauvaise femme. Fille de cadavres secs, et stérile par choix ferme. Seule, si totalement seule, sans aucun héritage et dénuée de lignée. Je ne vois pas quoi offrir mais je veux partager. Tout échec a un prix, je connaissais le mien. Vieille fille avec un chat, baluchon sacs plastique, la quête dans le métro exercice difficile, je ne sais jouer de rien et chante affreusement faux. Bonne à rien, pauvre femme. La mairie de Paris paiera sept cents euros, je reposerai cinq ans Carré des Indigents, avant que mes débris rejoignent la décharge.

Dans mon livre à paraître en janvier j'avais glissé ce pacte subreptice, un pacte d'un nouvel ordre, un alliage inédit, union lucide, exposition frontale des clauses, négociation des termes pour un contrat d'airain. Définition recopiée dans *Le Petit Robert*. Le mot juste, l'unique viable :

*Partenaire : Personne avec qui quelqu'un est allié contre d'autres joueurs. Personne associée à une autre pour la danse, dans un exercice sportif, professionnel. Personne qui a des relations sexuelles avec une autre. Collectivité avec laquelle une autre collectivité a des relations, des échanges. Partenariat : Association d'entreprises, d'institutions, en vue de mener une action commune.*

Une sorte de petite annonce pour trois mois de sursis. Histoire de vérifier que plus rien n'arrivera sinon la déchéance, le froid, la psychose et la crasse, le chat qui miaule de faim au

fond du sac Tati. Le tic-tac s'amorcerait dès la publication. Daniel n'en savait rien mais était en avance. Au point que sur le coup je n'ai pas du tout saisi.

S'il avait été musicien électro, pigiste culturel, blogueur, poète maudit, croisé totalement raide dans une soirée fashion ou un bar d'Oberkampf, je l'aurais vu venir. Seulement il s'agissait de Daniel Schneidermann, journaliste médias, cinquante-trois ans, des Tod's, allergique au tabac et même pas alcoolique. Il m'était impossible d'envisager que cet homme puisse me vouloir quoi que ce soit.

Son message sur Facebook la semaine précédente, je n'en ai rien déduit. Il venait de se faire plaquer, il s'invitait à Rome, sûrement pour se changer les idées. De nombreuses connaissances aspiraient ardemment à me rendre visite depuis que je m'y trouvais. Aucun ne supputait ma psyché en lambeaux : la Villa Médicis ne pouvait qu'être une fête, excursions palpitantes, discussions soutenues, découvertes infinies et échanges artistiques ; luxe, calme subventionné.

En vérité, Rome est une ville musée avec un maire fasciste, et sa vie culturelle proche de celle de la Beauce. Les pensionnaires de ma promotion étaient venus en couple, voire souvent en famille. Les cellules se délitaient, séparations, divorces, amants, secrets sordides, les gosses erraient hagards, les femmes me pleuraient dessus et tous vidaient le soir mon stock de Lexomil. Une amie en visite conclut après six jours : il faudrait mettre le feu, qu'ils crament, c'est ce qu'ils méritent. La Villa Médicis, palais somptueux, fontaines, statues, jardins, recoins sublimes. Mais la médiocrité avait raison des pierres.

Non, vraiment, Daniel, je ne l'ai pas vu venir. Je ne suis peut-être pas aussi bonne psychologue que je l'ai toujours cru. Je trouvais même étonnant qu'il se dise en morceaux, détruit par cette rupture, ce brutal abandon. Son ex, je ne la connaissais pas vraiment, deux dîners de couples quand j'étais mariée, je la trouvais plutôt fade et très mal habillée. Ce qu'il foutait avec, je ne comprenais pas bien. Lui, si brillant, intelligent, le type le plus intelligent qu'il m'avait été permis de croiser. Intelligent, droit, courageux. L'incarnation de l'intégrité, toujours debout malgré les coups, *Le Monde*, France 5, ils pouvaient tenter de le faire taire, jamais muselé, seul ou organisé il poursuivait la lutte, temps de cerveau disponible, storytelling, il ne lâchait rien, cinq ans de résistance en plein Sarkozistan, il aurait pu c'est sûr diriger un journal s'il l'avait voulu, il préférerait combattre, pas un homme de pouvoir, il n'aspirait à rien d'autre que la vérité.

Et puis son nez. Surtout son nez. Un minois de souris, je suis sensible aux nez, grands et fins, arêtes droites, la première chose que je regarde chez un homme c'est son museau. Une souris blanche, Dare Dare Motus, Super Souris, super-héros. De l'allure, longiligne, charisme, prestance, assez sexy, clairement. Mais un Monsieur. Un vrai Monsieur en majuscule, la génération du dessus. Au-delà de quarante-cinq ans, les hommes très fréquemment ont une haleine douteuse et parfois d'ennuyeux soucis de bandaison. Jamais je n'ai eu l'idée de me taper un vieux. Ou alors dans un cadre lourdement tarifé, du temps de ma splendeur, où je n'embrassais pas. Un Monsieur, c'est ailleurs, ça ne me concerne pas.

Le profil de son ex m'avait laissée perplexe. J'imaginai Super Souris sensible au charme discret de la bourgeoisie, aux chignons Kim Novak, aux ongles longs et vermeils. Je le voyais au bras d'une créature sublime et surannée, pleine d'esprit, amusée de railler l'extrême rigidité du Procureur. Une intellectuelle distinguée, une Dame en quelque sorte. Celle qui me faisait face dans la salle à manger était aux antipodes. Elle était de ces femmes qui croient qu'être de gauche implique un look de Rom et le port obligatoire du bonnet péruvien. Je l'observais, non pas curieuse, mais inquiète. Elle buvait ses paroles et frétillait d'aisance en nous passant le pain, jouissait si grossièrement d'être à la table du roi, il m'était impossible de ne pas être mal à l'aise.

Je me souviens des regards que nous échangeions, mon mari et moi, le geek et la gothique hallucinant de concert. Si peu à notre place, en visite dans ce quinzième arrondissement où le parquet ne crissait que sous les mocassins. Un adorable Martien et la cousine germaine de Morticia Addams téléportés Rive Gauche, les us et le lexique inconnus en cette terre, ne sachant comment meubler les silences d'entre les plats. Je tentais d'évoquer de récentes statistiques sur le suicide en milieu rural, ne remportant pas plus de succès que l'exposé de chouchou sur les aventures de sa guilde de *World of Warcraft*. L'échec d'une blague sur les Daleks et la non-réception d'une allusion à Jackie Quartz nous rabat-tirent très vite sur l'actualité pure, le devenir des médias à l'heure du numérique, et le site Internet d'*Arrêt sur images*, alors en construction. *Arrêt sur images*, sujet préféré de Super Souris, cela va de soi.

Toute discussion sur nos goûts, nos loisirs, nos vacances, s'avérait impossible. Le week-end mon mari se trémoussait dans des clubs lesbiens à renfort de MDMA. Pendant ce temps je jouais aux Sims en fumant des joints, ou me divertissais avec quelques amis autour d'un plateau et de pailles. Eux étalaient leur enthousiasme pour le tennis du dimanche matin et les longues promenades à vélo le long des berges de la Loire. Leur hymne à la vie provinciale était un spot pour retraités, leurs activités de fin de semaine un prospectus de Center Parcs. Daniel estourbissait la tablée de sa révélation : Paris était violent, les rapports dégueulasses, seules les petites villes étaient à taille humaine.

Mais de quelle violence parlait-il ? L'immeuble comptait pour chaque palier un seul appartement, passé vingt et une heures les seuls individus que l'on croisait dans son quartier étaient des vieilles en Burberry qui sortaient leur yorkshire. Que savait-il de la violence ? Nous habitons Crimée, les dealers s'installaient dans notre rue dès dix-huit heures, dès que fermait le commissariat, ça faisait partie du décor, comme les pochtrons hagards au creux des PMU. Ce n'était pas violent, c'était juste le réel, la France et ses précaires. La France qui ne se lève pas d'être déjà à terre, l'espoir enseveli déjà décomposé.

Nous avons bien tenté d'argumenter, Paris peut être belle et digne d'être aimée. Mais bruncher dans le Marais ne les intéressait pas, ils ne fréquentaient aucun bar, n'avaient pas de cantine, aucune bande, pas d'amis, vernissages et avant-premières leur restaient étrangers, autant que le programme de la Villette Sonique. Leur univers était austère, affreuse-

ment sain, et sans musique. Tous deux me semblaient si vieux, quelque part déjà morts, noyés au fleuve tranquille.

Il devrait se méfier ; j'ai pensé ça, je me souviens. Son profond désarroi face à la fin de l'histoire ne pouvait donc que m'agacer, tant le scénario était banal et prévisible : les courtisanes toujours fuient quand le roi est nu.

J'ai beau être une crevarde bipolaire et ex-pute, j'ai des règles, des principes, dont la sororité. On ne part pas en chasse quand la proie est baguée. Le grand marché à la bonne meuf, sa loi ses règles ses plus-values, ses mouvements ses tendances ses courbes son durcissement, ce qui le maintient, peut-être même avant l'homme, c'est les chèvres et les truies. Sans le dumping de ces connasses qui ne jouissent que par la rivalité, ça fait un bail que la sainte bite coucouche panier dans la corbeille. À noter également que les filles qui disent *Papa*, précisant *mon Papa*, et le tout en public, m'ont toujours provoqué un vigoureux haut-le-cœur. La truie fouine dans les auges des voisines de palier, la chèvre cabriole fière de son géniteur, adoubée et en quête d'un doublon couillard. Si c'est ça être une femme, j'aimerais être opérée.

J'ai dit le roi est nu. Mais je ne voyais pas de roi en Daniel, et ne l'imaginai jamais nu. C'était un chevalier, orgueilleux, opiniâtre, tentant de faire vaciller les maîtres du Château. Idéaliste, honnête et juste, et logiquement psychorigide. Il m'inspirait respect et crainte. Une nature trop entière, abrupte et exigeante, de celles qui font souvent les plus parfaits tyrans. Il incarnait le père en image d'Épinal, sévère mais animé par une pure bienveillance. Une machine qui détecte les vices de forme et les dysfonctionnements, déconstruit les

montages et les mensonges des petites filles à mauvais fond. Le tout sans un affect bien entendu, et pour le bien de tout le monde. C'était ça, pour moi, *Arrêt sur images*. Une émission d'intérêt public, parce qu'elle livrait à tous les outils permettant de ne pas croire aux fables, ce qui était dans mes principes. Daniel luttait contre le storytelling, contre le discours de l'Ogre ; si chacun prenait garde à ce qu'il nous révélait, les fictions collectives seraient inopérantes, et plus aucun système ne pourrait nous dévorer.

Ça m'amuse, quand j'y pense. Et ça m'émeut, aussi. Tours d'horloge, Chevalier, tant de temps à comprendre. Le ciel était si blanc, moi qui hais les dimanches, je dois à celui-ci ma seconde partie de vie et ma dernière chanson.



## Questions, philtres

– Daniel Schneidermann, le 4 décembre 2011, vous écrivez un mail à Chloé Delaume. Dans ce mail, cette phrase, *Pourquoi pas elle ?* Étrange commencement.

– *Pourquoi pas elle.* Vous avez raison, on pourrait rêver plus dynamique, plus enthousiaste, plus entraînant. Plus romantique. C'est au champ de bataille que l'on s'est rencontrés. Ce devait être au soir, à l'heure où même les brancardiers se fatiguent de ramasser les éclopés.

– Un champ de bataille. Délicieux terrain de chasse.

– Pas plus incongru qu'un autre. L'épuisement, après tout, est un critère d'affinité pertinent. Ils n'ont plus rien à perdre ceux que l'on y rencontre. Ils n'ont plus d'illusion. Ils savent à quoi se réduit l'humanité, des montagnes d'agonisants, quelques hordes de détresseurs, une poignée de héros. Ils savent que rien ne va plus vite que de jouer sa vie. D'un amoncellement de corps a surgi un gémissement. Je me suis approché. Et je l'ai reconnue.

Orgueil, épuisement, désespoir, elle remplissait tous les critères.

– On reprend du début ?

– Si vous préférez, on peut raconter autrement. À l'automne 2011, je me suis fait larguer. Nettement, proprement, sans bavures, avec des reproches très durs, et partiellement justifiés. J'avais cinquante-trois ans, et je n'avais pas expérimenté cette situation depuis l'âge de dix-sept ans. Depuis l'adolescence, je m'étais toujours arrangé pour quitter le premier. À cinquante-trois ans, je me retrouve donc seul, traînant derrière moi cette carrière amoureuse qui ne ressemble plus à rien, deux mariages et un Pacs, et à chaque fois des mots définitifs, des toujours, des femme de ma vie, des la seule parmi des millions d'autres, et pour finir un champ de ruines. J'essayais de rassembler les morceaux du puzzle, de comprendre ce qui me rendait inapte à l'amour partagé et durable. J'en étais arrivé à une conclusion : centré sur mes articles, mon site, mes livres, bref l'écriture, monstre d'égoïsme, j'étais incapable d'offrir à une femme ces choses mystérieuses qu'elles demandent toutes, une attention exclusive, une vigilance de chaque instant, une certitude d'être au centre de l'attention et des inquiétudes de l'homme.

Un soir, en grande détresse, je me suis connecté sur ma page Facebook, délaissée depuis plusieurs mois. Chloé Delaume m'avait demandé comme ami. C'était un signe. Pour ce que je savais d'elle, Chloé était une sorte de monstre,

faisant corps avec son œuvre : mon égale. Entre monstres on avait peut-être une chance.

– Quels étaient alors vos rapports avec elle ?

– Chloé est un écrivain qui me parle depuis toujours, comme aucun écrivain ne m'a jamais parlé. C'est une affaire personnelle depuis la première page, entre elle et moi. En 2001, je présidais un jury littéraire. Quand *Le Cri du sablier* a déboulé dans nos délibérations, alors que les jeux étaient quasiment faits pour un autre livre, il a été pour moi évident qu'il fallait donner le prix à ce texte, et à aucun autre. Je ne peux pas vous dire mieux : chaque mot de ce texte m'entraîne dans la peau. J'ai pris au collet tous les autres membres du jury, un par un. Et je les ai convaincus. Je ne vais pas ici vous refaire l'article. Sachez seulement que ses chansons de dévastée en alexandrins, cette musique-là chante à mes oreilles depuis toujours. Sachez que les aveux de lassitude dissimulés dans les chutes vertigineuses de ses paragraphes, ces basculements soudains d'évanouie dans l'impuissance à mieux dire, cette hypervirtuosité qui meurt en gaminerie ou l'inverse, c'est à moi et moi seul qu'elle les a toujours chuchotés, je n'en ai pas perdu une miette. Vise un peu cette folle et ses souliers montants, vise un peu sous ses robes la gamine et l'ado rebelle, vise un peu le Monsieur à qui elle parle à l'oreille.

Avec le personnage de fiction qu'elle est avant tout, en revanche, on s'est toujours plus ou moins ratés. J'ai voulu en faire une « forumancière », un écrivain de forum Internet,

dans mon émission de télé. Elle ne s'y est jamais sentie à l'aise. Quand je lui ai fait lire, tremblant, le manuscrit de mon premier livre d'écrivain, *Les Langues paternelles*, dans lequel j'avais tenté de me réconcilier avec mon enfance, et d'accorder le pardon à mes parents, elle a eu l'impression que je lui demandais un travail de secrétaire, et s'est sentie humiliée. Bref, j'ai continué à admirer l'écrivain, mais je me suis tenu à distance de la délicieuse emmerderesse.

Georges-Arthur Goldschmidt, *L'Esprit de retour*  
David Byrne, *Journal à bicyclette*  
Alain Veinstein, *Voix seule*  
Patrice Pluyette, *Un été sur le Magnifique*  
Lydie Salvayre, *Hymne*  
Xabi Molia, *Avant de disparaître*  
Patrick Deville, *Kampuchéa*  
Olivier Rolin, *Circus 1*  
Pascale Casanova, *Kafka en colère*  
Chloé Delaume, *Une femme avec personne dedans*  
Franck Magloire, *Présents*  
Gérard Genette, *Apostille*  
Julien Péluçon, *Pop et Kok*  
Maryline Desbiolles, *Dans la route*  
Alain Veinstein, *Scène tournante*  
Éric Nonn, *Par-delà le Mékong*  
Xabi Molia, *Grandeur de S*  
Emmanuel Loi, *Le jeu de Loi*  
Mauricio Ortiz, *Du corps*  
Marilyn Monroe, *Girl Waiting*  
Charly Delwart, *Citoyen Park*  
François Bon, *Autobiographie des objets*  
Patrick Deville, *Peste & Choléra*  
Olivier Rolin, *Circus 2*  
Thomas Pynchon, *L'homme qui apprenait lentement* (rééd.)  
Thomas Pynchon, *V* (rééd.)  
Jocelyn Bonnerave, *L'homme bambou*  
Alain Mabanckou, *Lumières de Pointe-Noire*  
Philippe Artières, *Vie et mort de Paul Gény*  
Tiphaine Samoyault, *Bête de cirque*

Sophie Maurer, *Les Indécidables*  
Jean-Christophe Bailly, *La Phrase urbaine*  
Norman Manea, *La Cinquième Impossibilité*  
Benoît Casas, *L'Ordre du jour*  
Kevin Orr, *Le Produit*  
Chantal Thomas, *L'Échange des princesses*  
François Bon, *Proust est une fiction*  
Maryline Desbiolles, *Vallotton est inadmissible*

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC  
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2013, N° 108469 ( )  
– *Imprimé en France* –